



HAL
open science

Biographie [enfance bretonne]. Texte inédit écrit pour Paul Petit

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. Biographie [enfance bretonne]. Texte inédit écrit pour Paul Petit. Les Cahiers Max Jacob, 2021, 21-22, pp.101-117. 10.3406/maxja.2021.1560 . hal-03467011

HAL Id: hal-03467011

<https://hal.science/hal-03467011>

Submitted on 6 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIOGRAPHIE

Max JACOB

Texte inédit présenté par Patricia SUSTRAC*

Le texte qu'on va lire est une biographie rédigée par Max Jacob en mai 1939 à l'intention de Paul Petit pour une conférence qu'il devait prononcer sur la vie et l'œuvre du poète¹. Paul Petit, alors secrétaire de la Légation de France à Copenhague, était en correspondance avec Max Jacob depuis novembre 1924. En poste à Rome comme secrétaire d'Ambassade au Quirinal après son succès au concours du Ministère des Affaires étrangères auquel il fut reçu premier, Petit fut l'hôte de Jacob à Rome l'année suivante. Un puissant dialogue spirituel prédomine dans leur volumineuse correspondance ainsi qu'un dialogue fructueux lié à la découverte de Kierkegaard par Jacob, le jeune fonctionnaire ayant été l'un des premiers traducteurs du philosophe en France. L'épistolaire s'interrompra brutalement en février 1942 à cause de l'arrestation de Paul Petit par la Gestapo. Résistant de la première heure, opposant farouche au régime de

* Patricia Sustrac, doctorante de l'Université Toulouse Jean-Jaurès (sous la direction de Messieurs Patrick Marot et J.-Pierre Zubiante) a publié des articles critiques et biographiques, des bibliographies et édité plusieurs correspondances de Max Jacob. Elle est présidente de l'Association des Amis de Max Jacob depuis 2005, directrice de publication et secrétaire de rédaction des *Cahiers Max Jacob*. Elle partage avec Alexander Dickow la direction scientifique de la revue. Ils préparent la publication du *Dictionnaire Max Jacob* à paraître aux éditions des Classiques Garnier et l'édition de la correspondance de Max Jacob à René Guy Cadou.

Vichy, il éditait un journal clandestin, assurait des liaisons avec les réseaux de résistance lyonnais. Il est décapité le 24 août 1944 à Cologne.

Paul Petit fut un grand admirateur de Jacob et le fit connaître à travers des conférences et surtout, il fut la cheville ouvrière de l'anthologie de Jacob titrée *Morceaux choisis* publiés en 1936 par Gallimard. La correspondance entretenue avec le poète – cent-quatre-vingt-dix lettres, documents et pièces diverses dont des copies de poèmes et des pièces inédites – évoque à plusieurs reprises les actions de médiation que Paul Petit organisa en faveur de Jacob. La biographie que nous publions est un document autographe fourni par Jacob, à la demande de son destinataire. Ce texte prévu pour être communiqué oralement est écrit au verso seulement et la taille des caractères anormalement élargie pour en faciliter la lecture à haute voix témoignent de cet usage.

Dans sa lettre du 17 mai 1939 à Paul Petit à laquelle est jointe la liasse manuscrite de sa biographie, Jacob ajoute quelques éléments : 1894, l'arrivée à Paris ; 1901, la rencontre avec Picasso ; la parution du *Marmiton*, « son premier livre » en 1903 ; 1909, l'apparition sous le coup de laquelle il écrit *Saint Matorel*. Jacob détaille aussi ses multiples emplois : « Mes professions ! demandez-vous ! il y en a tant ! j'ai été apprenti sculpteur sur bois à Quimper en 1896, professeur de piano 1897 à Paris. Critique d'art, je crois en 1898 et 99. Bonne d'enfants [...]. » Jacob fait appel à sa mémoire, la lettre est écrite « au fil de la plume » et quelques erreurs se glissent dans les souvenirs : Jacob indique être né à « une heure après midi », son acte d'état civil indique « une heure du soir », détail propice, on le sait, aux variations sur sa date de naissance. Il ne se souvient plus non plus très bien de la date de parution de *La Côte* ou du déménagement de Picasso vers le boulevard de Clichy. Et partant, en réponse à l'insistance de Paul Petit, Jacob repousse l'idée d'écrire ses mémoires encore sous le coup de sa conférence sur Apollinaire à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet dont on sait qu'elle provoqua un scandale et conclut : « Gardez les poèmes ! gardez aussi ces textes biographiques. [...] Je crois que [...] ces dix pages vont vous satisfaire [...] » (*ibid.*).

Le texte que nous donnons à lire est la dernière biographie autographe connue de l'auteur. Sa trame est nettement inspirée des deux premiers chapitres consacrés à son enfance et à son adolescence parus dans « La Vie de Max Jacob » de Robert Guiette (1934, *La NRF*). Jacob les a d'ailleurs retrouvés pour rédiger « la moitié de la biographie [...] ». Le lieu de naissance, les ascendants paternels, l'installation des commerces à Lorient et Quimper, une première enfance maussade et malade, la rupture que représente le séjour à Paris « pour raisons de santé » qui révèle au jeune garçon un écart culturel et social entre Paris et la Province, les lectures précoces... Jacob suit « à la ligne » ces deux premiers chapitres « dictés par [lui] et assez juste. »

Toutefois, ce texte introduit des éléments nouveaux. Sur le plan personnel, Jacob brosse le portrait de ses intimes, et en particulier des figures familiales qui l'ont entouré sans jamais les nommer mais en leur donnant leur rang (« Mon père », « ma mère », « grand-père ») privilégiant ainsi la filiation qui les unit. Jacob parle d'abord de son père sur lequel il s'exprimait rarement. D'abord décrit comme un homme discret, sensible et généreux, il est vite comparé à des héros stendhaliens composant ainsi un portrait déroutant. En le mesurant au comte Mosca, Jacob veut-il dire que son père était un fin stratège ? Les préoccupations commerciales de Lazare et les multiples projets d'agrandissements que Jacob rapporte en seraient-ils les manifestations ? En lui prêtant des traits du père de Lucien Leuwen, Jacob veut-il insinuer que son père était désenchanté ou indifférent ?

Ces lignes d'un poète de 63 ans qui se penche sur son passé évoquent aussi la figure très aimée de Samuel Alexandre, son grand-père, sans doute le substitut paternel du garçonnet, et le drame de sa disparition en 1888 – intense chagrin de l'enfant – qui éclipsa sans doute le deuil de la petite sœur Suzanne (10.07-01.09.1887) dont la brève existence n'a jamais été abordée par Jacob. Il évoque également sa mère. Nous connaissons les portraits peu flatteurs de Mme Gagelin / Prudence Jacob, nous savons que Jacob s'est souvent plaint d'avoir été battu. Sa correspondance, ses souvenirs consignés dans le journal enchâssé de *La Défense de Tartufe* ou la biographie de Guiette que nous venons de rappeler, rapportent ces faits que Jacob a d'ailleurs traduits dans une pièce encore inédite conservée à la BnF, *La Fée des écoliers*. Cette comédie dramatique est un témoignage tout à fait curieux traité de façon très humoristique. On y reconnaît l'épisode du séjour du petit Jacob dans un institut de santé, le personnage d'une tante nommée M^{me} Iklé que l'on retrouve dans *Chantage* et le remède d'une époque friande d'hydrothérapie dont Jacob propose le traitement bénéfique (*Isabelle et Pantalon*).

Antoine, le personnage principal de cette comédie dramatique, est bien le petit Max chahuté par sa turbulente fratrie composée de Philippe, Dejanire – dont on sait les tribulations et le destin tragique dans la mythologie – et d'Antoine, « pataud, et lourd d'esprit. » Il inquiète surtout sa mère car « il a des polypes dans le nez². » Un jour, une fée entre dans la chambre d'Antoine : en rangeant des papiers, elle se coupe un doigt (sc. 2). Les enfants rentrent de l'école : Antoine est la risée de tous car il ne sait pas délayer ses souliers, il pleure en silence (sc. 3). La fée délayer les souliers d'Antoine, examine ses leçons et l'aide pour sa version et son thème latin. Elle l'interroge sur ses devoirs : histoire de France et *L'Hymne à l'esprit* de Brizeux. Il hésite ; elle souffle alors sur les yeux de l'enfant, le touche de sa baguette magique : Antoine récite sans hésitation.

Qui est-elle ? C'est une fée qui a eu pitié de lui « car il est un bon petit garçon », elle s'appelle Ariane. Antoine est ravi : « Quel bonheur, je vais être toujours le premier, maman ne me grondera plus et personne ne se moquera plus de moi » (sc. 4). Antoine stupéfie dès lors ses frères et sa sœur : il sait toutes ses leçons. « Qui est responsable de ce miracle ? - « Une fée ! » Personne n'y croit. La mère - dont on ne sait toujours pas le patronyme - pense qu'Antoine n'a pas fait ses devoirs tout seul et que Virginie, la femme de chambre, en est l'auteur. Antoine est désespéré : « Tout le monde me fait des misères ici. Je suis un enfant martyr. Mais elle [la fée] me vengera » (sc. 5 et 6). Cependant, la mère appelle le docteur, elle a peur car Antoine a aussi des visions. Le médecin relativise : « Les cas de mensonge sont fréquents à l'âge de la croissance, un de mes confrères a fait une thèse sur le sujet : “Les petits menteurs devant la faculté”. » Le docteur cite Charcot. Il examine l'enfant et conclut à des troubles mnésiques : « Tu lis beaucoup de romans : Jules Verne... » (sc. 7). Cependant la fée est sur le balcon, tous les enfants la voient enfin (sc. 8 à 11). La mère se souvient que sa belle-sœur, Mme Iklé a les mêmes symptômes. Le docteur prescrit un remède pour toute la famille : hydrothérapie et gymnastique suédoise. La fée descend lentement au bord de la scène et le rideau tombe enfin. Le manuscrit de cette pièce inédite n'est pas daté mais doit avoir été composé dans les années 1920-1922 alors que la veine théâtrale de Jacob est bouillonnante : à 45 ans passés, Jacob a encore de cuisants souvenirs de l'enfance !

Le texte que nous présentons se distingue aussi par le récit du voyage initiatique de l'été 1894 après la réussite simultanée de Jacob au baccalauréat et au Concours général : « Prends ta bicyclette et va te promener où tu veux ! » avait permis son père. Ce blanc-seing pour un tout jeune homme de 18 ans lui ouvrit un monde :

Je pris alors contact avec la Bretagne. Je n'oublierai jamais ce voyage ! Il m'j'allais jusqu'ou ? je ne sais ! il m'arrivait de descendre de la bicyclette, de m'agenouiller en pleurant sur les accotements des routes, pleurant d'admiration, les yeux au ciel, le ciel vide encore de Dieu pour moi.

Bien entendu Max Jacob connaissait la Bretagne qu'il arpentait à vélo ; René Villard, son camarade de collège a rappelé que Jacob venait ainsi lui rendre visite à Douarnenez. Mais, lors de cette escapade-ci, Jacob, livré à lui-même, a connu une expérience singulière. Il a été saisi physiquement par une expérience du sublime qui plongea son âme dans un étonnement métaphysique : qui a produit un tel miracle ? Saisi par une aphasie au profit d'un enthousiasme et d'un épanchement violents marqués par les pleurs, il fut assailli par des

sensations intenses. Le paysage prend ici une valeur de révélation à lui-même, Jacob arpenteur devient contemplateur face à une étendue qui bénéficie d'une valeur hyperbolique gravée à jamais dans son esprit : « Je n'oublierai jamais ce voyage. » Force est de constater que Jacob reviendra indéfiniment à « sa » Bretagne : elle est viscéralement lui-même et ce choc va tisser une affinité élective dont Quimper sera la ville-capitale de sa topographie personnelle. Le sublime de cette découverte contaminera toute la vie de Jacob : « Ma dernière pensée sera pour Quimper », écrivait-il au plus noir des années de guerre³. En voyage, ne déclare-t-il pas, lorsqu'il longe les côtes italiennes en 1925 : « Je me demande si on peut admirer autre chose que ce qui a formé notre cœur et si autre chose que la Bretagne peut me toucher⁴ » ? Le poète célébrera toute sa vie cette Bretagne malgré un réel attachement aux plaines de Loire. Et si la Bretagne hante l'auteur, cette géographie élective fait éclore la vivacité de l'espace et du temps de la mémoire. Max Jacob possèdera en outre la langue de ce lieu céleste : « Je n'ai pas assez de dessins de Bretagne – s'excusait le poète auprès de son commanditaire Robert Zunz en 1939 – j'ai cependant assez de Bretagne en moi pour la créer et la recréer. En somme, je n'ai pas assez... Mais j'ai davantage... Sinon trop⁵. » Une véritable aventure de la rêverie ouvre dès lors le paysage à un idéal : là réside la beauté. La Bretagne est en elle-même une œuvre d'art qui s'est révélée d'abord miraculeusement et dont les effets se prolongeront la vie durant. Objet inattendu d'une apparition, l'effet en sera continué sans jamais décevoir, seule l'atteinte au corps de la terre natale qui la défigure (les arbres de l'Odet abattus, telle ou telle rue transformée...) activeront dans un perpétuel refrain la nostalgie d'une terre aimée tout autant que fantasmée. Mû par le sentiment d'être toujours au loin de sa terre, Jacob fera corps avec la Bretagne : « Je suis un exilé breton, mon cœur est toujours dans ce pays, je m'ennuie de lui et je n'ai jamais de ma vie fusionné avec rien d'autre » (à Grenier, 1924, p. 37), la géographie jacobienne est aussi celle d'un corps, le corps de l'auteur habité par le lieu tout autant qu'il y réside. Max Jacob présente toujours « sa » terre comme un Éden : l'eau, la verdure, la nature toujours fructueuse bien que sévère concourent à donner la représentation d'un lieu idyllique de villégiature, d'apaisement et de plaisance.

La Bretagne est source de bonheurs, de création et d'émerveillements. Elle seule possède les lignes, la couleur, « le même joli ton » nécessaires au peintre : le Midi « le fait pleurer de pitié » (à Roger Toulouse), l'Espagne est triste et morne, l'Italie, presque banale. La Bretagne est la gardienne des amitiés indéfectibles de l'enfance « qui durent jusqu'à la mort » ; des soirées joyeuses de l'Île Tudy chez Paul Poiret le couturier-mécène ; de « son coin, [et de la] paix intelligente » dont il jouit chez les princes Ghika à Roscoff ; des discussions enflammées à Saint-Brieuc avec Jean Grenier et Louis Guilloux ; des fugues amoureuses avec ses

amants à la Pointe du Raz. À Douarnenez, Jacob, le finistérien, subjugué par son nouveau « co-peintre » Christopher Wood fera découvrir au jeune anglais « sa » Bretagne, « ses » plages, « ses » églises et les lieux de son enfance. À Quimper, Jacob fera venir le talentueux céramiste Leonardi ; fréquentera Pierre de Belay ou Lionel Floch et initiera aux enjeux de l'art moderne le jeune aquafortiste Romanin *alias* Jean Moulin alors sous-préfet de Châteaulin. Jacob aimait la Bretagne et savait la faire aimer. Et sans doute la fit-il tant aimer à Picasso que celui-ci, intrigué, ne résista pas à visiter Quimper et à photographier la famille sur le pas de la porte du magasin familial.

Une lettre inédite de Max Jacob à ses amis André Beaudin et Suzanne Roger nous semble résumer la fusion de Jacob à la Bretagne et la fierté d'être compté au rang de ses écrivains. Jacob est alors l'hôte des Ghika à Roscoff. Nous sommes deux ans avant l'invention de Morven qui marque l'infléchissement plus mature des poèmes celtiques parus dans *La Côte* et le grand succès que la critique réserva aux poèmes du barde breton :

31 août [19]24⁶
Roscoff. Clos-Marie
Finistère.

Mes chers Beaudin

*[...] Je me plais tellement à Roscoff que je me demande si je ne vais pas y rester toujours, quitte à louer une chambre quand la princesse ne voudra plus de moi. Je n'ai jamais si bien travaillé : les vers sortent de mon cœur comme aux plus beaux jours de mon histoire [...]. J'ai fait des tournées en autos qui m'ont fait pleurer de beauté. Non ! il n'y a nulle part de beauté pareille : les maisons roses sur des landes rousses, des vallées pareilles à la forêt de Fontainebleau, l'antiquité des gens et des maisons le tout *XVII^e* plus que *XV^e*, l'amour partout et là plus que le pittoresque, le tendre mêlé au rude [2], l'intelligence à la candeur, la piété mêlée à une certaine vulgarité apparente, les chants bretons dans les églises, le terre à terre du clergé, et la mysticité des fidèles. Oui ! je suis chez moi et mon cœur a ses racines ici non ailleurs. J'ai connu un poète breton très vieux qui m'a dit : « Votre génération de poètes bretons apporte le nouveau » et ce mot a éveillé en moi quelque chose d'inattendu. Je suis un poète breton et non parisien, ô bonheur ! Très chers amis je vous unis à mes joies, et je le fais pour peu de gens [...].*

La Bretagne est lieu de création par excellence, Jacob dévoile à ses interlocuteurs cette période « du nuage de feu » qui suivit l'apparition de 1909 quand « les vers sortaient de [son] cœur. » Cette période féconde verra naître *Saint Matorel* et de nombreux manuscrits dont Jacob se délivrera peu à peu. Le lieu du bonheur mêle l'architecture, les chants, la rusticité sans que sa beauté en soit affectée. On pourrait

sans difficultés faire l'inventaire d'un héritage de la pastorale virgilienne dans les évocations jacobiniennes de la Bretagne qu'aucun événement dramatique ne souille jamais. L'angle de vue qu'adoptera Jacob pour la peindre se caractérise par des paysages sereins, apaisés ; des bretons en costumes traditionnels qui confèrent aux modèles la dignité des modèles à l'antique, de simples travailleurs de la mer à qui la nature féconde apporte le nécessaire. Contrairement à la représentation du sublime chez les romantiques, le panorama qu'adopte Jacob n'est jamais un cadrage d'un infini tourmenté. Son décor est à hauteur d'homme : de petites gens avec lesquelles Jacob entre en communion. Cet ensemble subjectif engendre une multitude de dessins, de gouaches : « Les petites bonnes de Douarnenez », des scènes de marché... (voir *infra* cahier hors-texte *Album breton*, fig. II) dans une surabondance perceptive du détail, du petit, sans arrogance. C'est sans doute ce qui rend l'œuvre graphique de Jacob si naïve au premier abord, si facile et si attachante :

[...] Ma pauvre peinture présente de moi tout un côté que la littérature ne peut rendre, le côté sensuel, charnel, le toucher et cette espèce de tendresse que ma plume n'a jamais réussi à rendre et qui est le plus intime de moi autour de la méchanceté (à Suzanne et André Beaudin, lettre inédite, 2 mai [1923]).

Ce qui a subjugué et enivré Jacob ne l'a jamais détourné de la simplicité des choses et des êtres qui vont nourrir la veine de la peinture et de l'écriture. Cette terre donne l'énergie, elle régénère les forces vives comme Jacob l'écrivait à ses amis Beaudin. Cette régénération par la nature est une des composantes essentielles apportées par l'œuvre de Rousseau dont Jacob fut un lecteur attentif. Dans cette concordance entre l'art et la nature s'écrit une grammaire du monde que le poète-prophète a pour mission de décrypter. Chez ce tout jeune homme pour qui le « ciel [est] vide encore de Dieu », l'apparition impulsera un ordre divin dont les hiéroglyphes s'épelleront grâce à la lecture de la Bible et de la Kabbale embrassées dans une véritable déclaration d'une identité où le Breton est assis au milieu des drapeaux du monde (*La Défense de Tartufe*, O., 475) :

Exhortation

Le Breton – c'est moi - ! Il est assis au milieu des drapeaux du monde. La lune porte une étoile dans son creux. Le Breton étudie au milieu des drapeaux du monde et un ange est descendu vers lui. « Arrêtez votre lecture si Dieu veut encore vous visiter. » Oh Dieu vous savez mes souffrances ! Qu'avez-vous écrit près de votre bras, ange aux bras de femme ? trois lettres hébraïques que je ne sais pas lire. Quand j'aurai le Saint-Esprit, me donnera-t-il le don des langues ? L'ange est furieux de me voir si bête.

Cette autobiographie révèle également les joies de l'enfance que symbolise « Toul-al-Raoul' [...] une cabine d'aiguilleurs en bas d'une énorme falaise encombrée de ronces, de prunelles, de cerisiers sauvages, de fougères et de genêts dans une anse solitaire. » Où se situe ce lieu ? Est-ce un lieu réel ? Quel est ce nom dont on retrouve des variations dans les écrits de Jacob ? La sonorité, le souvenir et sans doute l'imaginaire ont-ils été irrigués par ce lieu magique ? Dans son article⁸, « Le Mentir-vrai jacobien dans le "conte breton" *La Couronne de Vulcain* », Marie-Claire Durand Guiziou évoque l'image d'un « Toul Raniquet » : l'étang ou la mare aux grenouilles qui se trouve au Stangala et où coule l'Odet près de Quimper. On retrouve aussi un Toul ou Poul-Raniquet dans *Kemper cancans* (acte I, scène 4) siège d'un établissement gallo-romain à Kerfeunteun. Fricasard, pilote d'aérostat naufragé, personnage haut en couleur de cette pochade préfigurant *Le Terrain Bouchaballe*, quant à lui, sera décoré de l'ordre des Poul-Raniquettes pour acte de bravoure (acte III, scène 3).

NOTE D'ÉDITION

Le manuscrit inédit que nous présentons est conservé par la famille de Paul Petit. Il est protégé par un fort dossier cartonné de couleur claire contenant : une liasse de douze feuillets numérotés de 2 à 11 intitulée « Biographie » suivie d'une lettre datée 17 mai 1939 et un feuillet non numéroté intitulé « Après l'article de Guiette » date et signé « Max Jacob 39. » Le manuscrit est écrit à l'encre noire au recto seulement (30,5 x 23,5). Le manuscrit est complet ; Jacob s'est arrêté volontairement ce qu'il confirme dans la lettre à laquelle la biographie était jointe : « Ces dix pages vous satisferont. » Nous remercions M. et Mme Albert Petit ainsi que les ayants droit du poète Max Jacob pour leur autorisation de publication.

Biographie.

Le lieu hé dans une boutique que de tailleurs
ou plutôt au dessus d'un café dans un entresol que
je revins tendu de velours bleu foncé. Mon père et ma mère
avaient le goût de l'ornement.

Mon plus lointain souvenir est celui d'un berceau
à barreaux s'accrochant et tendu d'étoffes bleues claires. Le
m'y revins très malade le jour de ses noces un magnifique
polaïchi-holle ressemblait à celui que Manet a peint.
Il y avait près de mon lit une femme blonde comme lorsque
dont le métier était d'organiser les grands dîners, non pas la
cuisine mais pour le décor. Il n'y avait jamais de grands
dîners chez mes parents mais cette femme était une
m'aurait sans doute parce que j'étais tout petit. On m'a dit
que j'avais été vers 3 ans très malade pour avoir été
m'attirer sur un chenil d'acier dont on me défendait
de m'approcher " Pour faire enrager mère ! " (sic) Plus
tard je devais lui faire bien d'autres peines, la pauvre !
J'étais bon à deux accidents du feu car quelques années
après je recevais une souprière bouillante alors que le
couvercle comme un feu dans un couloir obscur : la
bonne venait en sens inverse avec le repas.

Le café dont je parle était le cercle de la ville
des officiers et le centre de la ville de Quimper où le
luc hé le 12 juillet 1876. Nous quitâmes le
plus petit entresol en 1880.

BIOGRAPHIE

Je suis né dans une boutique de tailleurs ou plutôt au-dessus d'un café dans un entresol⁹ que je revois tendu de velours bleu foncé. Mon père et ma mère avaient le goût de l'ornement.

Mon plus lointain souvenir est celui d'un berceau à barreaux d'acajou et tendu d'étoffes bleu clair. Je m'y revois très malade les yeux fixés sur un magnifique polichinelle ressemblant à celui que Manet a peint. Il y avait près de mon lit une femme nommée Louise Guilloux dont le métier était d'organiser les grands dîners, non pour la cuisine mais pour le décor. Il n'y avait jamais de grands dîners chez mes parents mais cette grande forte femme m'aimait sans doute parce que j'étais tout petit. On m'a dit que j'avais été vers 3 ans très malade pour avoir été m'asseoir sur un chenet d'acier dont on me défendait de m'approcher « Pour faire enrager ma mère » (sic). Plus tard je devais lui faire bien d'autres peines, la pauvre ! J'étais voué aux accidents du feu car quelques années après je recevais une soupière bouillante alors que je courais comme un fou dans un couloir obscur ; la bonne venait en sens inverse avec le repas.

Le café dont je parle était le cercle de M[essieurs] les officiers et le centre de la ville de Quimper où je suis né le 12 juillet 1876. Nous quittâmes ce petit entresol en 1880 [2] pour venir habiter au-dessus du magasin de tailleurs un grand premier étage avec un balcon très long. Ce balcon jouera un grand rôle dans ma vie : c'est de là que nous assistions aux fêtes, que nous voyions passer les processions lesquelles m'impressionnaient vraiment beaucoup, les retraites aux flambeaux, les arrivées des ministres, et tous les genres de foules. On se servait beaucoup de notre balcon parmi les nombreux amis de la famille. Le 13 juillet au soir, mon frère, grand républicain de 1875, venait y attacher solennellement deux drapeaux, et les enfants assistaient à cette cérémonie à chaque 14 juillet comme si la vie de la nation entière dépendait de ces ficelles et de cette étamine. Le balcon me servait aussi à autre chose, un vieil employé de la famille, combattant de 70 ainsi que mon père avaient la charge de nous emmener dans la campagne les ~~jeudis~~ et dimanches. Ces longues promenades m'ennuyaient à périr. Alors, je profitais d'un coin de rue, je laissais filer la bande des enfants et de la famille de l'employé et je me glissais le long des boutiques. J'entrais par la petite porte cochère à côté du magasin, j'enlevais mes souliers pour monter [un] certain escalier sombre dit « de service » et pour parcourir un long corridor dont le moindre bruit résonnait au plafond du magasin, puis je pénétrais dans la [3] chambre sacrée de mes parents laquelle servait aussi de salon et là, accroupi sur le vaste tapis, j'attrapais un livre que je posais sur le balcon qui servait alors de pupitre... On me surprenait dans cette posture le soir

venu et on gémissait sur cet enfant lequel ne voulait pas « prendre l'air » ni faire aucun exercice : refus absolu de toute leçon de gymnastique, d'escrime etc... (en revanche j'avais pour le piano un goût remarquable) à l'inverse de mes trois frères.

Voilà pour le balcon.

Mon père renonça petit à petit à la profession de tailleur « parce qu'il ne voulait pas faire de la camelote » et que le public ne voulait plus que des costumes bon marché. Il n'aimait pas ce genre de travail. C'était un homme très distingué, très affectueux, très chic et qui ressemblait au comte Mosca de *La Chartreuse* et aussi au père de Lucien Leuwen. Ma mère était Madame Gagelin du *Cabinet noir* et du *Cinématoma* si je peux me permettre de rapprocher mes héros de ceux de Stendhal (? ! quel toupet mais la vérité avant la pudeur, n'est-ce pas ?). Mon père, beaucoup plus tard finit par ne plus s'occuper que d'antiquités bretonnes. C'était mon grand-père qui vers les années 1830 ou 40 avait découvert la broderie bretonne et le meuble breton : il en avait exposé à Paris en 1867 au Palais de l'Industrie. Mon oncle et mon père étaient alors [4] allés à Paris où l'Empereur, l'Impératrice les avaient approchés. Vision mirifique qui fera dans ce délicieux républicain un mélange étrange de bonapartisme doré et de réunions électorales émouvants et contradictoires. Comme antiquaire, au moment du tourisme, il avait affaire avec toutes les duchesses et les génies de 1880 et plaisait beaucoup aux Richepin, à Sarah Bernhardt, Pelletan, Clémenceau etc... etc... etc... Il reçut même la reine d'Italie qui l'appela : « Mon cher Monsieur Jacob. » On était accoutumé à la gloire dans cette modeste boutique et on trouve 40 ans après ma petite notoriété très anodine. D'ailleurs il y avait dans la famille un tas de gens très arrivés, un professeur au collège de France M. Sylvain Lévi¹⁰, un ingénieur en chef de la C^{ie} d'Orléans¹¹, le grand-père de Jean-Richard Bloch¹², un journaliste célèbre vers 1890, Ernest La Jeunesse et des grands médecins. On en parlait peu, mes parents étant d'humbles bourgeois malgré tout. Quant à moi je n'ai jamais eu la moindre ambition ; j'ai fait de la peinture et de la poésie toute ma vie sans penser qu'on en pût faire carrière. C'est Picasso qui, en 1901, m'a traité en « poète » à ma grande surprise. Si j'avais déjà écrit des articles de critique d'art (sous le nom de Léon David dans *Le Moniteur des Arts*, feuille qui appartenait à la maison Georges Petit¹³ [5], c'était pour manger. De même écrivais-je en 1903 ou 4 des contes pour enfants. Si j'ai quitté l'École coloniale pour apprendre à peindre ce n'était pas du tout que j'eusse conscience qu'on peut devenir un peintre et faire de ça une carrière, non ! c'était que j'avais envie de peindre et que les études m'ennuyaient. Aujourd'hui encore j'ai du mal à concevoir qu'on puisse faire une carrière d'artiste, je ne sais faire que ce qui m'intéresse et je suis incapable de penser au pain quotidien et le reste -----
----- C'est pourquoi j'ai eu la prudence de ne pas me marier.

Revenons à l'antiquaille. Les meubles bretons étaient dans la cour. Ils nous servaient à nos jeux : « Ne montez donc pas là-dessus ! ça ne tient pas ! » C'était le refrain paternel de l'indulgent père. Cette cour était un centre ! il y avait toute la petite clique des voisins, les enfants du facteur, ceux d'un cordonnier, ceux d'un corroyeur que mon plus jeune frère déjà (ou alors) très spirituel appelait « les sarreaux. » Sans malice aucune mais par un masculin dédain pour les filles... les enfants de l'hôtel.

M^{me} Gagelin voyait ces fréquentations d'un très mauvais œil mais le comte Mosca riait doucement du ventre, les yeux tout de suite mouillés de larmes. Au fond de la cour habitait ma [6] grand-mère¹⁴, sainte négresse blanche qui lavait les pieds des pauvres et ne pensait qu'à ses aumônes et à Dieu. C'était une



Coll. Gérard Zanz, cliché Patricia Sustrac.

Album breton, la cour du 8 rue du Parc, f. 10 bis.

ancienne ouvrière dentellière de Paris, son ascendance était d'Avignon dans la chaîne des siècles et très loin. Mon grand-père était d'Alsace : ses parents avaient été de riches fermiers ruinés en 1813 par l'invasion cosaque. Les 20 enfants s'étaient dispersés ! de sorte qu'il n'a pas été rare dans ma vie de voir surgir des pseudos-cousins tels que Manu Jacob et son frère le musicien Maxime Jacob¹⁵.

Ainsi qu'un nombre considérable de Paquin, David, Alexandre, la Jeunesse etc... Mon grand-père fut colporteur à 12 ans, fit son tour de France comme ouvrier-tailleur, et alla rejoindre un frère Jacob-Jacob établi à Lorient (Morbihan) vers les 1830 peut-être. C'était un petit homme étroit à grosse tête, très spirituel, assez méchant en paroles et mécontent. Il se faisait pousser en petite voiture par les ouvriers tailleurs qui cousaient pour mon père dans la cour et qui chantaient les refrains bretons dont j'ai parlé dans la préface de *La Côte*. Morven le Gaélique a de l'éducation première. Je ressemble beaucoup à mon grand-père : il était inventeur par goût, je l'aimais. Sa mort en 1884 ou 86 [7] a été un événement et un premier chagrin. Il disait de moi : « Celui-là ira loin ! » Je me souviens qu'on vint me chercher au collège. J'étais en 4^{ème}, j'avais pour professeur un abbé, le dernier de l'université, homme très fort, marqué de la petite vérole, un peu gros et suant qu'on rencontrait dans la campagne lisant les fables de La Fontaine en guise de bréviaire. Il

m'appelait « mon microbe » parce que j'étais très petit et il me faisait monter dans sa chaire pour lire aux camarades mes narrations. Ce que je faisais sans ombre d'orgueil. On vint donc me chercher et je compris à voir l'air mystérieux et compatissant du concierge du lycée que « c'était pour grand-père » : je fondis en larmes et il s'en faut de peu que je ne recommence au seul souvenir de cette journée de classe en 4^{ème} quand on vint m'emmener « pour grand-père » - C'est fait ! je pleure ! j'essuie mes yeux, je me mouche et je continue.

Le grand événement de mon enfance en somme paresseuse et traînarde, c'était « Toul-al-Raoul. » Toul-al-Raoul était une cabine d'aiguilleurs en bas d'une énorme falaise encombrée de ronces, de prunelles, de cerisiers sauvages, de fougères et de genêts dans une anse solitaire. Deux ou trois fois par été, le comte Mosca louait un break et deux chevaux. Quelle affaire ! [8] Longtemps à l'avance on préparait de la viande froide, des desserts, des œufs durs, de la vaisselle pour dix ou quinze personnes, car on emmenait les bonnes et tels ou tels vieux employés. On partait avec le jour, on installait sur la plage bretonne des tables, des tentes, des pliants et on rentrait bien après la nuit, ivres de grand air, de joies, de méfaits, de pêches, la voiture pleine de fleurs, de branches, de poissons et... de chants. De chants car les enfants avaient peur de la nuit et le comte Mosca qui avait une belle voix chantait de très vieilles chansons de l'Empire dont je me souviens encore très bien. Ma mère aussi ! ou bien les bonnes chantaient et Morven le Gaélique sait les airs tout au moins. Ces dimanches de Toul-al-Raoul avaient une grande importance. La menace : « Tu n'iras pas à Toul-al-Raoul » était plus terrible que celle de l'Enfer aujourd'hui, ou du baigne. Le comte Mosca n'aurait jamais eu le cœur de la mettre à exécution.

J'étais très malheureux. Faible et battu par mes frères, commandé à jets continu par ma sœur aînée, incessamment grondé par M^{me} Gagelin, je n'avais même pas pour allié le comte Mosca, très faible, enfermé dans le rempart d'une tendresse silencieuse et qui ne sut jamais gagner ma confiance ni converser



Arch. Phot., Coll. MAP / © CMN, PARIS, 10 L 7860.

« L'autobus qui fait le service de Bénodet / passe devant, comme jadis ma bicyclette, / Et aussi la voiture à Le Corre que conduisait mon père. » *Défense de Tartufe*, « Visitation », O., 529-530.

humainement avec des enfants qu'il adorait [9] et pour lesquels il a fait des dépenses somptuaires. Il pensait d'ailleurs beaucoup à ses affaires. Le marquis de Maleyssie m'a dit un jour : « Votre père avait toujours de grandes combinaisons en tête ! il ne pensait qu'à s'agrandir. » Je le crois. Le soir il allait à son cercle et jouait avec toute la bonne grâce du comte Mosca. Sa gentilhommerie au jeu est restée célèbre. J'étais donc très malheureux, je ne sais pas au juste si c'était l'ennui du latin, des coups, des gronderies ou l'abus que je faisais des romans. Je crois bien qu'à quinze ans j'avais déjà lu Daudet, Zola, Maupassant, les Goncourt qu'on prêtait à ma mère et que je dévorais en cachette. Il y avait aussi « les chefs-d'œuvre à maman », armoire qui contenait Diderot, Voltaire, Erckmann-Chatrion, Töpffer. « Lis ça, c'est un chef-d'œuvre ! » Et je lisais ! j'ai lu aussi Michelet, un peu de Chateaubriand, Dumas père, et je pense *Les Misérables*. J'allais aussi à Lorient chez une tante, et j'allais au cercle de l'Oncle à l'heure où il n'y avait personne fouiller une bibliothèque très moderne. Que n'y ai-je pas trouvé ?

J'avais remarqué que je devenais « enfant gâté » aussitôt que j'étais malade. Je me disais donc malade vers 13 ans aussi souvent que possible : « Qu'est-ce que tu as ? – « mal à la tête ! » [10] Je finis par l'être vraiment. On m'emmena à Paris, je vis l'illustre Charcot, nullement intimidé qui ordonna de me distraire. J'allais donc au théâtre tous les soirs. Ma mère me mena à la Comédie-Française où, en une soirée, je pris le goût des belles manières. Je vis Réjane et tous les gens de théâtre de l'époque, émerveillé. Tout alla bien. Je crois qu'on me laissa dans une maison de santé pour jeunes gens qui font mal leur croissance. Cette maison de santé de Passy habitée par une jeunesse élégante, lettrée, musicale, très au courant a eu une grande influence sur ma vie : j'ai vu nettement le bourgeois français de 1891 ; j'ai entendu parler de Beethoven, de Schumann, de Wagner etc... Quand je suis revenu à Quimper, j'ai pris la tête de ma classe avec une autorité, un orgueil, une sûreté dont je ris aujourd'hui. J'épatais les professeurs, les élèves, la ville entière. J'étais célèbre dans tous les lycées de Bretagne, je décrochais un accessit au Concours général poussé par un professeur de philosophie qui avait vu en moi un instrument de son avancement et ne s'était pas trompé¹⁶ ! Je sortis du lycée de Quimper croulant sous les prix d'Honneur, d'Excellence etc... J'avais un concurrent, un génie breton, Raoul Bolloré, qui écrivait admirablement [11] et aurait dû avoir l'accessit du Concours général, mais voilà ! il n'avait pas l'Esprit Universitaire ! Et puis je crois qu'il n'était pas célèbre comme je l'étais ----- L'eau va toujours à la rivière.

Le préfet félicita mon père : « Votre fils sera un jour Président de la République ! – Peut-être bien répondit le comte Mosca en souriant les yeux humides. Mon père me donna un billet de cent francs et me dit : « Prends ta bicyclette et

va te promener où tu veux ! » Je pris alors contact avec la Bretagne. Je n'oublierai jamais ce voyage ! ~~il m'~~ j'allais jusqu'où ? je ne sais ! il m'arrivait de descendre de la bicyclette, de m'agenouiller en pleurant sur les accotements des routes, pleurant d'admiration, les yeux au ciel, le ciel vide encore de Dieu pour moi. Je fus retenu près de St-Brieuc¹⁷ par un journaliste qui me parût vieux et raté¹⁸. Il me persuada de rester là avec sa vieille sœur et lui : cet homme entreprit la démolition de tous mes enthousiasmes en me montrant le dessous de tout ce que j'admirais.

J'eus le malheur de le retrouver à Paris quand je vins en novembre dans cette ville pour être élève de l'École coloniale. Il me dégoûta des études, me dégoûta aussi des Beaux-Arts. Et c'est bien malgré lui que j'essayais de la prose et des vers. Il désapprouvait d'ailleurs mes essais [...].

Après l'article de Guiette¹⁹

En 1928, Pierre Colle et Bonjean me persuadèrent que j'étais attendu par la fortune à Paris²⁰. En effet, c'est l'époque du contrat avec Georges Petit, des dessins à mille francs ; mes gouaches sont revendues 20 et 30 000 mille francs²¹. C'est l'époque du grand monde, des costumes de 1400 francs et des chemises de 300 francs. La crise arriva qui fit tout s'effondrer.

Dieu lentement me quittait et le diable introduit dans ma vie ne s'y laissait que trop voir. Dupé, volé, humilié par les nouveaux jeunes et pas soutenu par les anciens, sinon par le fidèle Salmon, je n'avais plus qu'un désir : retourner à Saint-Benoît, y prendre une retraite définitive. Une tournée de conférences puis une série de soirées poétiques aux Noctambules me permirent le départ. J'avais depuis mon accident d'auto une petite rente de 7 000 fr. Il me sembla qu'on pouvait en vivre comme j'avais vécu B^d Barbès et rue Ravignan. Le monastère et le presbytère n'étaient plus possible, mais je trouvais un coin. J'espère y finir mes jours et être enterré au cimetière d'ici quand Dieu le voudra. Le plus tôt sera le mieux.

NOTES

- ¹ Lettre inédite à Alain Messiaen, BM Orléans, ms 2605, lettre du 24 mai 1939.
- ² Bien que Jacob ait lu *L'Introduction à la psychanalyse* de Sigmund Freud durant sa convalescence à Quimper en 1930, rien ne permet d'affirmer que l'auteur connût l'ouvrage de Wilhem Fliess, *Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentés selon leur signification biologique* paru en 1897. Hypothèse nasale que nous laissons à la libre imagination du lecteur.
- ³ Extrait d'une lettre de Max Jacob à un correspondant, 1941, BÉALU Marcel « Max et la tentation bretonne », *CMJ* 5, p. 43.
- ⁴ JACOB Max, *Carnet Viaggio in Italia* [Carnet de voyage en Italie], éd. de Adriano Marchetti, Milan, Marietti I Rombi, 2004, p. 16 (édition bilingue).
- ⁵ « L'Album breton » fait l'objet d'une étude dans le présent volume.
- ⁶ Correspondance à paraître, Musée des années 30, Boulogne-Billancourt, ms AR BEA.1-AR BEA. 72.
- ⁷ Mot à mot « Toul-al-Raoul » ou plutôt « Toul ar Raoul » pour respecter le breton veut dire « trou de Raoul » qui peut désigner - outre l'allusion graveleuse - un microtoponyme désignant une brèche dans une falaise. Nous remercions Gilles Goyat, docteur en langue celtique (Université de Rennes II), de cette précision qu'il précise en notant la rime interne – oul – de « Toul » avec « Raoul » qui donne un charme supplémentaire à cette évocation.
- ⁸ *Europe*, n° 1019, mars 2014, p. 117-131.
- ⁹ Max Jacob est né au domicile familial, 8 rue du Parc, comme l'indique son bulletin de naissance fourni par l'auteur pour la constitution de son dossier de la Légion d'honneur (AN- base Léonore, n°19800035/307/4140).
- ¹⁰ Sylvain Lévi (1863-1935), indianiste réputé et professeur au Collège de France, a épousé Désirée Bloch (1867-1943), cousine de Max Jacob et belle-sœur de J. Richard Bloch.
- ¹¹ Marcel Robert Bloch (1881-1951), frère aîné de J.-Richard Bloch, ingénieur en chef des services du matériel et des ateliers de la Compagnie de chemin de fer de Paris à Orléans. Auteur d'ouvrages techniques.
- ¹² Abraham Bloch était originaire d'Alsace. Son fils Richard épouse Julie Alexandre, grand-tante de Max Jacob. Jean-Richard Bloch (1884-1947) et Max Jacob sont donc cousins.
- ¹³ La revue appartenait à Maurice Méry, voir JACOB Max/Léon David, *Chroniques d'art 1898-1900*, présentation de Lawrence A. Joseph, *Lettres modernes*, coll. Archives des Lettres modernes, n° 4, 1987.
- ¹⁴ Grand-mère paternelle de Jacob, Mlle Chailly, épouse de Samuel Alexandre.
- ¹⁵ Maxime Jacob (1906-1977) *alias* Dom Clément Jacob, musicien et compositeur. Il est membre de l'École d'Arcueil (avec Henri Sauguet, Roger Désormière et Henri Cliquet-Pleyel). Il se convertit au catholicisme grâce à Jacques Maritain en 1927 dont il est un des filleuls avec son frère Emmanuel dit Manu. Ce dernier, rédacteur et journaliste, engagé dans les réseaux de résistance de la région d'Albi, fait paraître avec Charles d'Aragon le seul numéro régional de *Combat* en septembre 1942. Dénoncé, arrêté par les allemands est déporté à Auschwitz-Birkenau le 27 mars 1944 avec sa jeune sœur immédiatement gazée (voir [collectif], *Anthologie des écrivains morts pour la France, 1939-1945*, Albin Michel, 2014, p. 379-384 et ARAGON Charles, *La Résistance sans héroïsme*, Le Seuil, 1977). La confusion des patronymes était fréquente et Max Jacob s'en est souvent amusé auprès de ses correspondants car elle gagnait même sa mère Prudence : « Maxime Jacob me cause d'indirectes histoires comiques. Des

- gens de Quimper croient que je donne des concerts. Ils y vont, félicitent ma vieille mère qui n'y comprend rien et demande des explications » (*COCTEAU*, 11 avril 1925, p. 252).
- ¹⁶ Max Jacob a simultanément obtenu en juillet 1894 son baccalauréat et le Concours général (8^e accessit de dissertation française), présenté par son professeur Louis Dugas. Il offre à la Bibliothèque de Quimper l'historique du collège de Quimper et du Lycée de La Tour d'Auvergne de Louis Nicolas (Quimper : Association des Anciens du collège et du Lycée, 1936) avec la mention aut. : « Voir le palmarès aux années 1893-1894. / À la Bibliothèque municipale de Quimper. Max Jacob 39. » Don du 28 juillet 1939, FMJ 85.
- ¹⁷ Max Jacob a fait un voyage de plusieurs jours ; de Quimper à Saint-Brieuc, la distance est de 125 kms, il révèle par ses évocations maritimes qu'il a d'abord longé la côte faisant ainsi un large arc de cercle.
- ¹⁸ Il s'agit d'Alfred Paulet, révèle Hubert Fabureau (*FABUREAU Hubert, Max Jacob, son œuvre, portrait et autographe, document pour l'histoire de la littérature française*, éd. de La Nouvelle Revue critique, 1935, p. 14). Mais ne serait-ce pas plutôt Georges Paulet (1876-1961), journaliste au *Petit parisien* ?
- ¹⁹ Jacob évoque dans ce texte très court les raisons du départ de Paris et son retour définitif à Saint-Benoît-sur-Loire : la trahison d'*Alias*, les désillusions de ses relations amoureuses (avec Jean Le Louët ou René Dulsou), la misère, « la rente du pénitent » qu'il amasse aux Noctambules (21 mars-13 avril 1936), le dépit d'une carrière infructueuse. De retour dans les plaines de l'Orléanais, il emménage dans la pension de l'Hôtel Robert avenue de la Basilique et dépose son testament chez Maître Souesmes où il exprime ses dernières volontés en 1939.
- ²⁰ Il est certain que Maurice Sachs a également pesé dans cette décision d'une part parce qu'il est démobilisé à cette période de la relation amoureuse qui l'unit à Jacob et que, d'autre part il engage des tractations avec le poète pour devenir, un temps, son marchand.
- ²¹ Le contrat avec la galerie Georges Petit (rachetée par Bernheim-Jeune après le décès du fondateur en 1920) est conclu en 1930, il est fructueux pour Jacob. En contrepartie de cinquante gouaches par an, le contrat prévoit une rémunération de 60 000 f. annuels (4200€). La galerie organisera également deux expositions dans le courant de l'année 1931. Cependant le contrat est rompu fin 1931 : d'une part Jacob ne fournit pas toutes les gouaches prévues et d'autre part, la crise mondiale oblige la galerie à fermer.

